

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Un tour d'horizon de la vitalité de la bande dessinée à Québec. Témoignage

Mira Falardeau

Volume 19, Number 2, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1096146ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4136>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Falardeau, M. (2022). Un tour d'horizon de la vitalité de la bande dessinée à Québec. Témoignage. *Voix plurielles*, 19(2), 394–414.
<https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4136>

Article abstract

Mira Falardeau, autrice de bandes dessinées féministes dans les années 70, avant de se tourner vers la recherche, de publier de nombreux livres et de diriger des expositions sur la bande dessinée québécoise, présente ses mémoires de la vie du monde de la bande dessinée dans la ville de Québec, capitale de la province mais ville périphérique par rapport à Montréal.

© Mira Falardeau, 2022



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Un tour d’horizon de la vitalité de la bande dessinée à Québec. Témoignage

Mira FALARDEAU, chercheuse indépendante

Résumé

Mira Falardeau, autrice de bandes dessinées féministes dans les années 70, avant de se tourner vers la recherche, de publier de nombreux livres et de diriger des expositions sur la bande dessinée québécoise, présente ses mémoires de la vie du monde de la bande dessinée dans la ville de Québec, capitale de la province mais ville périphérique par rapport à Montréal.

Mots-clés

Bande dessinée féministe ; Bande dessinée québécoise ; Falardeau, Mira

Préambule

Le présent article a pour but de présenter d’une façon différente la vitalité qui a depuis les débuts animé le milieu de la bande dessinée dans la ville de Québec. D’une façon différente, en effet, car il se trouve que j’ai joué divers rôles d’importance dans ce développement, autant comme dessinatrice que, par la suite, comme historienne, commissaire d’expositions, membre fondatrice d’une association et somme toute, participante à divers événements. Ceci fait de ce texte un témoignage qui me verra par moment vous parler avec un « je » au lieu du « nous » classique des écrits scientifiques.

Les débuts

À la mode américaine, les quotidiens de Québec ont longtemps été les premiers supports de la bande dessinée. En effet, les comics américains y ont occupé les pages pour la jeunesse, dès les débuts du vingtième siècle, à l’image des autres quotidiens du pays. Cassant les prix, les comics américains ont de tous temps, et encore actuellement, tenu le haut du pavé dans les quotidiens québécois. Mais nous verrons que des BD originales furent également produites dans les quotidiens de Québec, une première fois dans les années 1900?-1930, puis ensuite dans les années 1950, et enfin, sans

interruption à partir des années 1970. Selon le critique Louis-Guy Lemieux, en 1936 et 1937, le quotidien *Le Soleil* se lance avec *Baptiste et Marie*, sur un texte de Lorenzo Morel et des dessins de René Houde, le caricaturiste attitré du journal (276).

Un second quotidien de Québec, *L'Action Catholique*, innove à son tour : la plus longue publication originale en BDQ¹ de cette époque paraîtra en ces pages. De 1956 à 1965, un duo improbable formé d'un artiste d'origine haïtienne, Roberto Wilson (1928-1995) et du directeur du journal, Mgr Paul-Émile Gosselin agissant comme scénariste, vont mettre en scène dans un style réaliste au rythme de cinq épisodes par semaine *Les aventures de Robert et de Roland*, deux jeunes qui s'amuse à jouer aux détectives dans les rues de Québec, bande que Wilson terminera seul jusqu'en 1965. Cinq épisodes de cinq cases chacun par semaine pendant neuf ans, voilà une belle série d'environ 2500 épisodes qu'il ferait plaisir de relire !

Le Soleil se remet à l'ouvrage en 1969 avec *Tristan* d'Emmanuel Nuno de 1969 à 1970, puis c'est *L'homme impossible* (1971-1973) de Pierre Thériault, demi-planche hebdomadaire de cinq cases d'aventures dans un style réaliste. Thériault revient en 1975 avec une BD fantastique, *La princesse verte*. Mais il faudra ensuite attendre 1978 pour voir une présence assidue de BDQ grâce à la création d'un supplément hebdomadaire sous le titre de *Crayons de Soleil* qui durera jusqu'en 1988.

D'un format variant de quatre à seize pages mais réduit à une seule page quotidienne à partir de 1984, ce cahier dédié à la jeunesse aura un rôle fondamental pour la suite des choses, car il a créé un véritable espace BD : entrevues avec les artistes de Québec, jeux, dessins des lecteurs et lectrices, BD originales d'une vingtaine d'auteurs québécois accompagnant les traditionnelles BD américaines. En 1982, l'auteur pour la jeunesse Denis Côté vient scénariser *Les aventures de Bédébulle* jusqu'en 1984, illustrées par André-Philippe Côté (1955-) qui reprend ici les personnages qu'il avait tout d'abord mis en scène dans des cours pratiques de BD insérés dans le supplément. Celui-ci signera en 1986 une BD fantastique *L'imagicienne*, puis reprendra seul *Les aventures de Bédébulle* en 1987. Ce même *Bédébulle* devient progressivement une figure typique du journal, et, associé à ses amis Marie-Soleil et ZZZop, il anime par la suite durant des années des jeux pour la jeunesse sous le titre *Les jeux de Bébébulle*, dont je signerai les

scénarios. Lorsque *Crayons de Soleil* se termine, *Le Soleil* poursuit tout de même la publication de bandes dessinées pour tous publics et non seulement pour les enfants : *La vie qu'on mène* (1985-1986/2002-2004) de Line Arsenault (1959-), série loufoque de personnages hybrides, et *Baptiste le clochard* (1990-1998) de Côté, avec le clochard philosophe accompagné de son chien Bali. Le quotidien publie encore en 2022, et ce depuis 1996, ce qui en fait un record de longévité, la série familiale *Ben* de Daniel Shelton (1965-), un dessinateur originellement anglo-canadien.



André-Philippe Côté, « La corde », série *Baptiste le clochard*, *Le Soleil*, 1993.

Crayons de Soleil a ouvert ses portes à de nombreuses signatures de la région, dont Mario Malouin (1956-) et Denis Goulet (1965-). On peut donc déjà comprendre comment ces pages ont été un puissant ressort puisque Côté ainsi que les deux derniers cités deviendront trois des grandes figures de la future revue *Safarir* qui arrivera en 1987.

Hors des quotidiens et d'une BD de type familial ou pour la jeunesse, une nouvelle BD pour adultes va commencer à essaimer dans les fanzines, revues et comic books français et américains qui inondent rapidement le marché québécois durant les années 1965-1970, lors de la révolution culturelle. Spontanément, les jeunes québécois se

lancent dans l'autoproduction. *Pizza-Puce* (1971) ouvre le bal sur un ton poétique, tandis que *Patrimoine* (1973-74) est plus dans la norme des fanzines, c'est-à-dire un heureux mélange de styles, *Plouf* (1974) est imprimé par Malouin, associé à Côté et à Serge Gaboury (1954-) ; ce dernier sera l'un des piliers du *Croc* montréalais, même s'il résidera durant toute sa carrière dans la région de Québec tandis que les deux autres œuvreront à Québec dans *Safarir*.

L'expansion

L'étape suivante verra l'apparition de quatre acteurs majeurs dans le développement de la BD à Québec : une association, une revue, un festival et une exposition. Tout d'abord, un acteur structurant entre en scène : c'est la naissance à Québec en 1985 de l'association de la SCABD ou Société des Créateurs et Amis de la Bande Dessinée qui durera jusqu'en 1997. Le terme étonnant « d'amis » dans le titre regroupe des personnes passionnées qui sont d'abord des fans finis de BD mais surtout qui fourniront à la SCABD ses effectifs actifs et structurants. En effet, un documentaliste talentueux, Bernard Dubois, deviendra au jour le jour la mémoire de l'association, compilant la documentation avec rigueur et professionnalisme² ; la comptable Guylaine Gonthier gère les comptes ; des enseignants de cégep tels Réal Bouchard et des collectionneurs activent leurs contacts pour générer diverses activités de promotion et piloter des demandes de subvention. Bref, la BD de Québec vibre au son de ce nouveau joueur, qui a pignon sur rue avec un centre de documentation et une salle d'exposition.

Parmi les membres fondateurs et première co-présidente en compagnie d'André-Philippe Côté, moi-même. Mais je n'apparais pas par miracle dans cette structure ; je publiais des dessins à ce moment-là depuis déjà plus de dix ans. Sans faire l'historique complet de mon incursion dans le monde du dessin de presse et de la bande dessinée, disons que si, mes tous premiers dessins ont paru à Québec en 1974, dans un journal à la facture du *Charlie Hebdo* parisien, *Main basse*, j'ai rapidement publié aussi dans les grandes publications de Montréal. Mon incursion en 1975 dans *Perspectives*, supplément hebdomadaire de plusieurs quotidiens dont *Le Soleil* et *La Presse*, me propulse dans la cour des grands. Le magazine grand public *Châtelaine* vient me proposer une large zone

pour un *strip* mensuel en couleur à saveur féministe, avec carte blanche pour les thèmes. J'aurai la chance d'y publier de 1976 à 1979, quittant le Québec à ce moment-là pour un doctorat à La Sorbonne à Paris, sur le thème de la bande dessinée faite par les femmes, dans le cadre d'un programme fascinant : celui des Sciences de l'art, Théorie et Pratique, qui regroupe comme son nom l'indique des artistes théoriciens, ce qui est mon cas. En 1976, je rédige aussi une série d'articles sur la technique de la BD dans la même revue.



Mira Falardeau, « Nom d'une femme », *Châtelaine*, Janv. 1978.

Également, à l'époque de mes publications dans *Perspectives* en 1975, l'Université Laval m'a offert la possibilité de monter un cours original traitant entre autres de la technique de la bande dessinée, en même temps que je poursuivais une maîtrise en histoire de l'art sur ce sujet précis. Le cours « Humour visuel : histoire et technique. Caricature, bande dessinée, dessin animé » donné de 1975 à 1977 dans le cadre de l'École des Arts Visuels est l'un des premiers cours universitaires à aborder la bande dessinée au Québec. Il est interrompu au bout de deux ans pour de malheureux motifs syndicaux à mon grand dam, car sait-on jamais ce qu'il serait advenu de ce cours s'il avait pu croître et essaimer ? De grands artistes l'ont suivi tels Gaboury, l'une des plumes distinctives de *Croc*, puis de *Safarir* à la fermeture de *Croc* en 1995. Un fascicule du même nom que le cours a été publié par les Presses de l'Université Laval, c'est ma première publication.

Mais revenons à la SCABD. C'est donc à la fois comme praticienne et comme théoricienne que j'aborde cette étape de ma participation publique au monde de la BD et nous aurons durant ces années-là un vif plaisir à animer la ville. Pêle-mêle, quelques-unes de nos réalisations les plus structurantes : dès le départ en 1985, nous montons une exposition mémorable qui se tient dans la galerie officielle de la ville de Sainte-Foy, La Passerelle, avec catalogue soigné, et évidemment, une bonne aide subventionnaire : *Et Vlan, on s'expose. Quinze ans de bande dessinée dans la région de Québec. 1971-1985*. Soixante artistes y exposent et sont présents dans le catalogue avec une page complète de BD, leur photo et une courte bio, enrichi d'une chronologie détaillée de dix pages sur tous les événements entourant la BD à Québec en quinze ans – une riche mine d'informations côtoyant des pages de BD de tous les styles dont la facture professionnelle est étonnante. De nombreuses expositions collectives ou solos seront par la suite générées par la SCABD ou ses membres. Dès 1985 également, nous lançons la « Ligue d'improvisation en bande dessinée »³, et c'est une litote de dire que nous tous, les artistes qui offrirons des spectacles dans divers bars de la Haute Ville sur la rue Saint-Jean, aurons un plaisir fou durant ces belles années hautes en couleurs.

À partir de 1985, la SCABD a son siège social dans la rue Saint-Joseph, dans la basse-ville au centre d'un quartier populaire en pleine mutation. Avec une présence

permanente, il offre aux jeunes artistes un lieu accueillant où ils peuvent venir flâner, entre la salle de documentation et les expositions, et plusieurs aspirants y trouvent des réponses à leur questions, et le goût de s'impliquer. Des réunions mensuelles informelles dans un bar, les premiers lundis du mois, deviennent un rendez-vous incontournable où les habitués se retrouvent avec plaisir pour échanger et élaborer de nouveaux projets tandis que la relève est invitée à apporter ses cartons à dessins pour les présenter aux « pros ». Michel Giguère nous attribue la reconnaissance de la BD au statut d'art visuel par le Ministère des Affaires Culturelles durant cette époque (22).

Dix ans plus tard, le siège social de la SCABD déménage dans un second local rue Saint-Vallier, se rapprochant ainsi de la vie chaude du quartier des artistes, près de l'École des Arts visuels (1994) et du Centre d'art de Méduse (1995) dans une basse-ville en expansion. La deuxième génération d'artistes de la SCABD, si on peut l'appeler ainsi, pleine d'une nouvelle vigueur, fait déborder la BD vers d'autres formes d'art dont le vidéo et des BD en direct dans les bars.

Soutenues par les actions pluridisciplinaires de la SCABD, les publications restent le ferment de la BD et les fanzines de la première époque ont cédé la place à des revues, beaucoup plus soignées et vendues dans les tabagies et les librairies, dont *Bambou* (1986-1990) au rendu artistique de haut niveau, animée par Stéphane Delaprée. Ses lancements spectaculaires resteront dans les annales comme des événements grandioses et très théâtraux, dans un audacieux mélange des genres. Sans pouvoir nommer tous les artistes ayant participé à cette aventure, comme dans la suite de cet article, pour ne pas alourdir l'exposé, on ne peut taire les noms de ces pionniers, d'Henriette Valium, Jean Morin, Benoît Laverdière, Louis Rémillard, Marianne Mongrain et de Benoît Joly. Et du côté de la science-fiction, la revue au titre étonnant *Pour ta belle gueule d'ahuri* (1989-1990) que l'on dénommera familièrement PTBGA, met en scène entre autres Marc Auger et Mario Giguère. Ce dernier sera par ailleurs l'auteur d'un des fanzines les plus comiques que j'aie connus : un minuscule ouvrage de 11 par 9 cm, *Blanc-Citron*, muni d'un gadget à chaque numéro, qui paraîtra en mai 1983 pour 72 numéros ! Deux bulletins d'information avec des BD originales seront publiés par la SCABD : le *Bulle-Tintin* (1986-1987) qui changera de nom pour *Zeppelin* (1987-1989), revue mensuelle plus étoffée,

alliant encore les dernières nouvelles et la création d'œuvres originales. De 1989 à 1991, *Zeppelin* mute en albums thématiques, puis, en 1992 et 1993, redevient une revue plus luxueuse.

Au milieu des années 90, à l'instigation de la SCABD, un collectif Alliage est à l'origine de divers fanzines et d'un dense portfolio qui présente les membres du collectif, à la façon d'une méga-carte de visite pour la BDQ, selon Sophie Émond (B1). Sous l'impulsion de Psychopat (pseudo de Patrick Boivin) et de Carnior (Steve Landry), une dizaine d'artistes se retrouvent dans un sous-groupe, réunis par leur style bigarré mixant fantastique, horreur et médiéval. Ils se feront connaître entre autres par la réalisation de *Phylactère Cola*, série d'émissions télé sur le canal Telecom 9 au discours totalement déjanté mettant en scène des super-héros en carton-pâte, nous raconte François Tremblay (18). Présentée tout d'abord en 1995, la série sera reprise de 2002 à 2003 à Télé-Québec.

Mais ce sont deux grandes revues québécoises d'humour contenant des bandes dessinées qui rythmeront la vie de la BDQ pendant des décennies, impressionnantes aussi bien par leur tirage, par la qualité et la diversité de styles de leurs auteurs que par leur longévité. Si la première, *Croc*, est publiée à Montréal en 1979 et occupe la scène jusqu'en 1995, la seconde, *Safarir* paraît à Québec en 1987 et poursuit sur sa lancée jusqu'en 2006, d'une durée de vie de dix-neuf ans, dont les cinq dernières années à Montréal. *Safarir*, voit le jour sur la Grande Allée, sous la houlette de Sylvain Bolduc, du dessinateur Serge Boisvert-DeNevers et de l'animateur humoriste Michel Morin. Enfin une revue professionnelle en couleurs qui paie ses auteurs ! Tous savent sans doute que la multitude de fanzines et de petites revues qui pullulent autour des écosystèmes de la bande dessinée, et que nous ne pouvons toutes nommer, sont non seulement à participation bénévole mais également à compte d'auteur. Dès le départ, les deux tiers de *Safarir* sont constitués de BD. Cette proportion baissera au cinquième de la revue en 1989 mais remontera jusqu'à la moitié quand *Croc* ferme en 1995 et que ses auteurs de BD affluent vers *Safarir*. Tandis que *Croc* s'adressait à un public résolument adulte, *Safarir* oscillera sans cesse d'un public adolescent à jeune adulte, dans une tentative d'élargir au maximum son lectorat potentiel.



Page couverture, satire de l'émission télé de Radio-Canada « Rock et Belles Orelles », *Safarir* 27, 1990.

Ses ventes atteindront entre 40 000 et 50 000 exemplaires jusqu'en 1996 puis diminueront et se stabiliseront autour de 20 000. De style plus vulgaire que *Croc*, qui est davantage critique, la plupart de ses gags tournent autour des satires des émissions télé et des stars du cinéma et du show business. Face à la cinquantaine d'auteurs masculins, une seule femme aura la chance d'y publier et pour de très courtes périodes (1990 et 1994) : Line Arsenault (1959-) avec sa série des *Petits Mecs*, qui changeront de nom pour *La vie qu'on mène*, publiée également dans *Le Soleil* (1985-86, 2002-2004). Impossible de même imaginer faire la nomenclature des artistes de ce magazine. Si je parle de cette unique femme artiste, c'est pour souligner le machisme de cette revue qui gagne la palme hors de tout doute aussi bien dans sa représentation exhibitionniste des femmes que dans la composition de son équipe⁴.

Un évènement naît en 1988, annonçant sur son site qu'il est le premier événement du genre au Canada : le Festival international de la BD francophone de Québec. Comme il existe encore, sous le nom différent de Festival Québec BD depuis 2018, soit depuis trente-quatre ans, on peut également ajouter [par une lapalissade ?] qu'il est le plus

ancien festival de BD au Canada. Le festival se déroule tout d'abord chaque année dans le centre d'achat Place Fleur de Lys situé dans un quartier populaire, légèrement excentré, près du Colisée de Québec, dans le but bien évident d'attirer aussi bien les fans de BD que le grand public. Il est l'occasion de retrouvailles pour les bédéistes qui ont tendance à travailler dans la solitude de leurs ateliers. Évidemment, comme tout festival, il marie les expositions d'artistes, les tables-rondes sur divers thèmes, les ateliers ouverts au public et, bien sûr, les kiosques de vente des divers éditeurs locaux et étrangers serts des incontournables files d'attente devant les kiosques par les fanatiques des signatures d'auteurs, souvent rehaussées de dessins fastueux. Durant ces années, quantités d'expositions collectives ou solos essaient grâce au dynamisme de la SCABD.

En 1989, je me mets en gestation d'un premier ouvrage sur la bande dessinée québécoise en même temps que j'attends et mets au monde mon quatrième enfant. Pendant trois ans, je mènerai une recherche originale accompagnée d'enquêtes auprès du milieu, rendues possible par des subventions, dont une recherche inédite sur le marché de la BD québécoise exécutée par Michel Giguère, ainsi que des explorations sans fin dans les microfilms de la bibliothèque de l'Université Laval à la recherche des toutes premières publications dans les journaux du dix-neuvième siècle et les débuts du vingtième siècle. Mes découvertes vont au-delà de mes espérances. Le premier ouvrage sur ce sujet paraît enfin en 1994 *La bande dessinée au Québec* en format de poche facilement accessible.

Presqu'instantanément, le Musée du Québec, dont le nom actuel est désormais Le Musée national des beaux-arts du Québec, me contacte pour me demander de monter une exposition monumentale sur l'ensemble de la création dans ce domaine, ce qui est un peu le rêve de toute historienne de l'art, de devenir commissaire invitée pour une grande institution muséale, avec toute l'équipe que cela comporte comme soutien technique et imaginaire. On me confie le mandat exceptionnel de travailler trois ans à temps plein pour la recherche sur les artistes, la conception du scénario et la rédaction des textes de cette exposition.⁵



Catalogue de l'exposition

Les aventures de la bande dessinée québécoise au Musée du Québec en 1997

Je pourrais m'attarder sans fin sur le bonheur de ces trois années, partagées entre des visites à l'atelier de chaque artiste pour le choix des œuvres et des entretiens, la possibilité de travailler directement dans les collections de journaux originaux des débuts du vingtième siècle que j'avais déjà repérés durant ma recherche pour le livre, mais cette fois aux Archives Nationales sises à cette époque à la Bibliothèque Législative du Parlement de Québec. Il y a, en plus, des rencontres avec les diverses équipes du Musée, dont celle particulièrement créative des designers qui acceptèrent de travailler sur mon concept de cases agrandies pour que le public entre directement dans les images de BD,

ainsi que la planification de zones de lectures destinées à des publics variés, sans parler du rapprochement personnel avec des artistes de milieux et de tendances les plus variées, nouant des liens des plus enrichissants. *Les aventures de la bande dessinée québécoise* rassemble plus de cinquante artistes de tous les horizons dans un ensemble de sept zones en une exposition de facture contemporaine, cent ans après la naissance de la première BD mondiale aux États-Unis⁶. La photo qui nous réunit tous au vernissage montre l'élan de toutes ces figures de la première génération de la BD québécoise, où l'on peut reconnaître à l'extrême gauche entre autres les regrettés Jacques Hurtubise (1950-2015), créateur de *Croc* et Henriette Valium (1959-2021), père de l'underground québécois.



Photo du vernissage de l'exposition *Les aventures de la bande dessinée québécoise* au Musée du Québec, tenue de juin à septembre 1997

Je ne peux m'empêcher de me faire plaisir en ajoutant à l'iconographie de cet article un rare document. En effet, ayant eu accès au moment de la recherche pour l'exposition à des tables de photographies immenses et extrêmement précises, nous avons pu photographier les magnifiques albums en cuir reliés d'un format exceptionnel contenant ces immenses journaux et leurs bandes dessinées en couleurs vives pleine page, sans doute jamais ouvertes depuis leur parution en 1908, en provenance des Archives Nationales. Ils sont désormais totalement interdits de consultation et seuls ces

clichés subsistent, comme autant de témoins de la haute qualité artistique de ces œuvres oubliées.



Albéric Bourgeois, *La crème à la glace de Signor Macaroni. Les aventures de Toinon*. *La Presse*, 25 juillet 1908

Texte des bulles : « On va se payer la traite gratis ! – Nous autres, mon vieux Polyte, nous sommes nés pour faire des échevins ! – J’ai mal au ventre !! Je vais mourir ?!! – C’est une méningite...ou l’appendicite. Je ne sais pas au juste. Tout ce que je sais c’est que ça va coûter 30.75\$ - **Mon journal**. Les mauvaises actions portent toujours en elles leur châtiment. C’est pourquoi même en dehors de toute loi, notre propre intérêt nous commande d’être honnête. De ceci, les petits enfants doivent se souvenir. Le bien mal acquis ne profite jamais...sauf en politique. Toinon. »

Le ralentissement des années 2000

Les avancées technologiques d’Internet au tournant des années 2000 provoquent des changements majeurs dans le monde de la BD comme dans une foule de domaines. La disparition lente des magazines et des journaux papier au profit des sites virtuels transforme totalement la dynamique déjà fragile de la BD. La publication de BD dans les blogues personnels et les sites divers ne procure au départ aucun revenu. De nombreux artistes en pleine possession de leur art vont donc obliquer vers d’autres domaines, très rentables au demeurant, tels le monde des jeux vidéo, extrêmement actif à Québec, le dessin animé et l’illustration pour la jeunesse.

Le Festival international de la bande dessinée de Québec, sous la houlette d’un nouveau directeur dynamique Thomas-Louis Côté qui le gère encore plus de quinze ans plus tard, va insuffler dès 2005 une nouvelle vie au milieu. Le déménagement de l’évènement au sein du Salon international du livre de Québec, qui se déroule chaque printemps au Centre des Congrès, lui donne des assises solides. Sans vouloir comparer avec Montréal, ce dont je me suis abstenue tout au long de l’article, soulignons tout de même que leur Festival BD de Montréal bilingue ou FBDM/Comics Art Festival s’est déroulé chaque fin de mois de mai de 2011 à 2022 sous la tente au Parc Lafontaine. En 2022, ils déménagent dans un autre espace ouvert, la rue Saint-Denis. Il me semble que l’infrastructure d’un Salon du Livre est éminemment plus solide, dans tous les sens du terme, pour la tenue d’un Festival BD.

En fait, le Festival Québec BD, soit son nouveau nom depuis 2018, a progressivement endossé le rôle qu’avait l’association : siège social avec une

permanence, activités durant toute l'année, échanges avec d'autres pays. Il ne s'agit plus d'un événement annuel, mais d'une structure subventionnée qui joue un rôle actif et procure une visibilité aux artistes. Un autre type d'évènement annuel naîtra en 2015 : le Comiccon de Québec, à l'image de tous les Comiccons qui se répandent en Amérique du Nord depuis le premier de San Diego en 1970, fêtes des héros et héroïnes de mangas et de comics américains et de l'ensemble de leurs produits dérivés, hautes en couleur par les nombreuses figures déguisées à la mode du cosplay.

La mode de marier BD et d'autres formes d'art n'est pas propre à Québec BD ; c'est une nouvelle façon d'intégrer la BD à l'art de rue et de la populariser auprès des nouvelles générations qui n'ont pas connu les grandes revues. Soulignons tout de même leurs principales réalisations. « Les palissades artistiques » essaient en ville depuis 2019 mettant en équipe des artistes en art mural et en arts visuels avec des bédéistes pour la création conjointe d'art public. « La BD à voix haute » permet aux artistes filmés en direct de lire leurs œuvres BD en public et de se revoir en Web séries. Depuis 2012, des artistes de Québec partent à l'étranger, et à l'inverse, des gens issus des Amériques ou d'Europe, surtout de France mais aussi de l'Espagne et du Mexique, viennent ici pour des résidences de quelques mois de création BD. La BDthèque mobile, bibliothèque de BD dans une camionnette ouverte, se promène dans les terrains de jeux et les écoles pour des ateliers et des conférences, puis des heures de consultation libres. L'impro BD est redevenue au goût du jour depuis 2012 et peut maintenant rivaliser avec des équipes de tous les coins de la province, au sein de la Ligue québécoise d'impro BD (LiQIBD).

Mais l'installation d'un studio permanent de BD au sein même de la nouvelle Maison de la littérature dans le Vieux Québec est assurément l'une de leurs réalisations les plus originales. « La shop à bulles », tel est son nom, existait auparavant, à l'image de bien des studios communautaires de BD, nouvelle mode chez les jeunes. Trois auteurs de Québec, Richard Vallerand (1968-), l'un des fondateurs en 1998 du studio de jeux vidéo Sarbakan reconverti en bédéiste, Jean-François Bergeron (1971-), alias Djief, et Paul Bordeleau (1967-) et Mikaël étaient installés dans le quartier Saint-Jean Baptiste depuis 2011, formant un studio collectif d'artistes. En 2015, les trois premiers acceptent donc l'invitation de s'installer à La Maison définitivement en gardant le même nom, travaillant

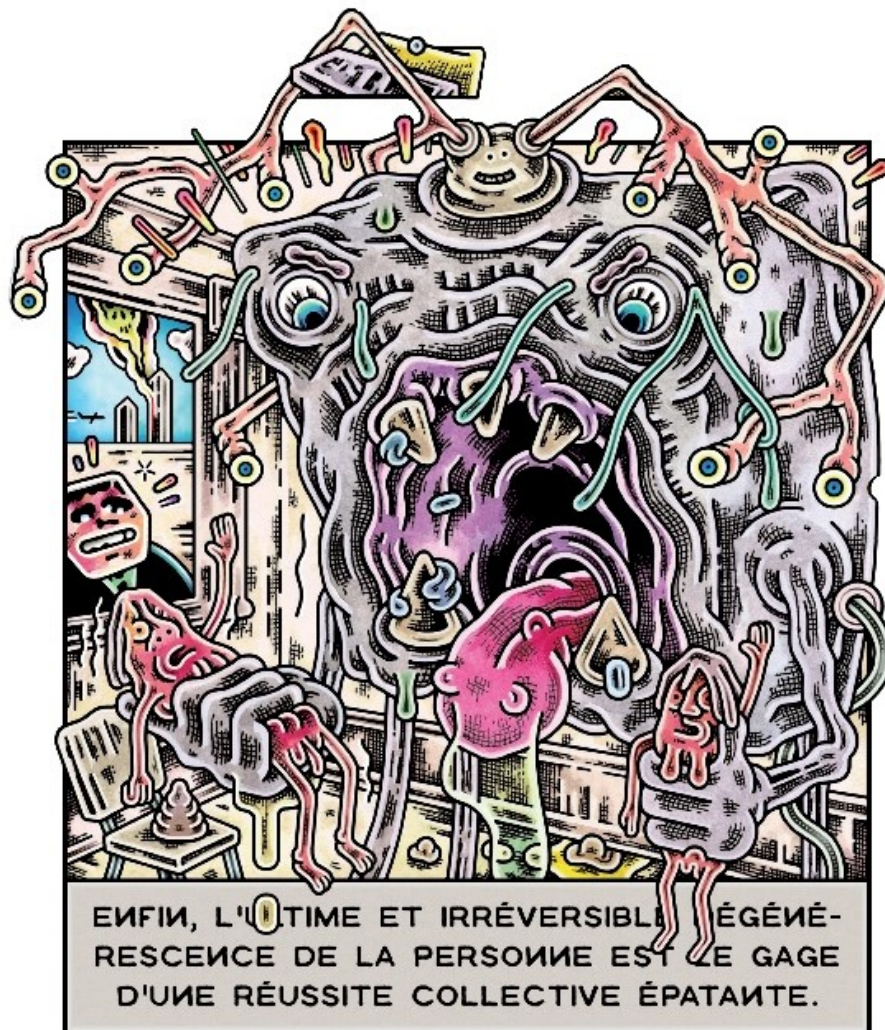
chacun à leurs BD mais avec le contrat de rester ouverts à des conversations avec le public éventuel et de participer à des visites scolaires et à des événements de groupe sur la scène de la Maison.

Également au sein de La Maison de la littérature se tiennent chaque mois « Les rendez-vous de la BD », exposés sur des thématiques particulières ou rencontres avec des auteurs, animés par Michel Giguère, instigateur de ce concept développé en 2005 à la Bibliothèque Gabrielle-Roy, où il œuvre également comme initiateur et bibliothécaire de la bédéthèque, qui contient une collection impressionnante d'albums et de livres sur la BD.

Comme nous parlons d'albums, rappelons que désormais, toute la mémoire de la BD passe uniquement par l'édition d'albums solos et collectifs. Comme dans plusieurs pays, les maisons d'édition ont tendance à se regrouper dans les grandes villes. Ainsi en est-il de Montréal. Mais on peut souligner quelques petites maisons d'éditions qui ont vécu ou vivent encore à Québec : hormis les autopublications et les micro-éditeurs, on note la présence d'Ovale dans les années 1980 qui publie Gaboury, puis le tandem Yves Perron-Normand Viau et le duo Rémy Simard-François Benoît. En 1993, je me lance personnellement dans l'aventure de l'édition avec les Éditions Falardeau. Sept titres et quatre auteurs (Côté, Djief, Malouin et Auger) plus tard, en 1997, je mets fin à l'expérience, malgré de très bons chiffres de vente, renonçant à atteindre le chiffre magique de quinze titres parus avant d'avoir droit à des subventions gouvernementales essentielles à la survie des éditeurs.

En 2008, une troisième maison d'édition de la ville de Québec, Moelle Graphique, se donne un mandat ambitieux sous la houlette d'un auteur surdoué de BD science-fiction et de fantastique, Julien Poitras (1963-), urgentologue et doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Laval depuis 2017. Amoureux des beaux livres, il se donne comme mandat de publier des ouvrages artisanaux, reliés à la main, de haute qualité artistique. En 2018, l'orthographe du nom de la maison d'édition change légèrement, en Moelle Graphik, et il agrandit son champ d'action. Même s'il poursuit sa tâche de découvrir des œuvres uniques comme le stupéfiant *Palais dé(sic) Champions* (2019) (paru d'abord en anglais :

The Palace of Champions, Conundrum Press, 2016) d'Henriette Valium, il étend son répertoire à des livres plus grand public ou à des reprises de classiques.



Henriette Valium (Patrick Henley), Extrait de *Le Palais des champions*, Moelle Graphik, 2019.

Et maintenant ?

Je crois que le but de cet article est atteint. Nous avons vu durant notre tournée historique que les auteurs de la ville de Québec ont su se doter de structures efficaces pour soutenir cet art du rêve qui, plus souvent qu'autrement, a tendance à attirer par magnétisme des rêveurs et des poètes du dessin qui n'ont pas nécessairement des dons en gestion. On pourrait se questionner longuement sur les particularités de Québec.

En quoi cette ville magnifique perchée sur son Cap Diamant, propulsant son Château aux allures médiévales sur les hauteurs du majestueux Saint-Laurent a-t-elle des talents culturels spéciaux ? Ville parlementaire et de services, ville unilingue française, ville d'arts, ville universitaire avec d'anciennes traditions de culture classique ? Difficile de dire exactement pourquoi la BD a été si bien servie ici et pourquoi ce mouvement continue. Mais un second but parallèle, plus subtil car issu d'une frustration connue uniquement des créateurs hors des grands centres, a également été rejoint : celui de faire connaître avec force des manifestations artistiques de grande qualité maintes fois oubliées dans d'éminentes études, publications collectives ou colloques émanant justement de ces grands centres.

Pour ajouter ma note personnelle, et même si toute cette démarche est éminemment gênante, je poursuis sans trêve ma recherche dans le domaine. Je viens de publier en 2020 mon dernier essai sur le sujet : *L'art de la bande dessinée actuelle au Québec*. Malheureusement c'était aux tout débuts de la pandémie, donc adieu au lancement déjà planifié et entrevues diverses. Davantage axé sur l'analyse des styles de chacun des trente auteurs présentés qui ne sont d'ailleurs pas spécifiquement de la ville de Québec, il fait aussi une mise à jour historique, à la suite de mon second essai paru en 2008, *Histoire de la bande dessinée au Québec*. En tant que professeure associée au Département de communication de l'UQAM, j'entreprends d'ici peu une recherche commune avec un groupe de chercheurs de l'Observatoire de l'humour. Pour ma part, je m'intéresserai au statut des auteurs de BD à l'aide d'enquêtes et de questionnaires, dans le but de pouvoir dresser un portrait, que je devine assez sombre, de leur situation surtout financière, par rapport à leurs contrats et à leurs publications. Très peu arrivent à en vivre actuellement : quel est le pourcentage de leur temps de travail qu'ils et elles mettent à gagner leur vie ? Combien s'arrêtent au moment où l'expérience leur permet de peaufiner leur talent, pour simplement gagner leur vie ? Tels sont les principaux questionnements que je poserai comme point de départ, dans le but bien évident d'améliorer à moyen terme le statut de ces artistes pour assurer la survie de notre neuvième art.

Mais terminons sur une note positive et exaltante : un formidable essor est promis grâce à la dernière création de Québec BD : celle d'un espace spécifiquement dédié à la

BD. Depuis le dernier festival en avril 2022, son trente-cinquième, Québec BD a inauguré à l'espace 400e, édifice bâti dans le Vieux Port de Québec en 2008 à l'occasion du quatre-centième anniversaire de la Ville, le Pavillon de la BD, réservant un espace lecture pour permettre aux jeunes et aux plus vieux de lire en lien avec les expositions. Pour mettre l'eau à la bouche, voici les expositions de la première saison débutée en avril 2022 de cet espace à l'accès gratuit : tout d'abord, une exposition originale sur l'album collectif qui vient de paraître en 2022 chez l'éditeur québécois Moelle Graphik intitulée *René Lévesque : quelque chose comme un grand homme*; une expo italienne : *Drawing Dante : la Divine Comédie (re)imaginée par la bande dessinée et l'illustration* ; il faut ajouter *Les coulisses de l'animation* transmise par Belvision, le studio belge d'animation, *Tintin, Astérix et Lucky Luke* ; puis pour la jeunesse, *Immersion dans le monde de Petit Poulu*, BD muettes pour enfants signées par Pierre Bailly et Céline Fraipont chez Dupuis éditeur, adaptées en dessins animés. Enfin, cerise sur le gâteau, pour toute la saison estivale, de juin à la fin août 2022, de nombreuses expositions se sont ajoutées à l'offre du début⁷ : *25 moments importants de la BD québécoise*, avec des planches originales ; *Odibi : voyage dans l'histoire anicinabe du Lac Simon*, narration illustrée de l'histoire d'une communauté d'Abitibi-Témiscamingue ; *Le temps d'un poème*, rencontre entre la poésie et la BD ; et enfin, pour les petits : *Dans le monde de Guilby*, sur une BD québécoise créée par le québécois Sampar et publiée par l'éditeur québécois Michel Quintin. On annonce pour clore la saison, un petit salon de la BD avec tables d'artistes et d'éditeurs, et divers événements selon la demande, ouvert à tous. Croisons les doigts pour que l'expérience se renouvelle l'an prochain (À suivre).

Bibliographie

Collectif. *Et vlan ! On s'expose. 1971-1985. Quinze ans de bande dessinée dans la région de Québec*. SCABD, 1985.

Émond, Sophie. « Fous de la vie. SCABD ». *Le Soleil*, 11 août 1995.

Giguère, Michel. « La bande dessinée à Québec. Ça passe ou ça casse ». *Voir-Québec*, 12-18 septembre 1996.

Falardeau, Mira. *L'humour visuel, histoire et technique. Caricature, bande dessinée, dessin animé*. PU Laval, 1977.

---. *La bande dessinée au Québec*. Boréal, 1994.

---. *Histoire de la bande dessinée au Québec*. VLB Éditeur, 2008.

---. *Femmes et humour*. PU de Laval, 2014. Tr. et nouvelle éd. *A History of Women Cartoonists*. Mosaic P, 2020.

---. *L'art de la bande dessinée actuelle au Québec*. PU Laval, 2020.

Lemieux, Louis-Guy. *Le roman du Soleil*. Septentrion, 1997.

Tremblay, François. « Phylactère cola. Vision gazeuse ». *Voir-Québec*, 5-11 déc. 1996.

Viau, Michel. *BDQ, répertoire des publications de bandes dessinées au Québec*. Mille Îles, 1999.

Notes

¹ Abréviation commune pour « bande dessinée québécoise ».

² Le fonds de la SCABD compilé est désormais déposé aux Archives historiques de l'Université Laval, accessible à tous. Pour prendre rendez-vous : archives.historiques@sg.ulaval.ca. Ce documentaliste de métier a aussi fourni sa documentation pour le *Répertoire* de Michel Viau.

³ Pour les lecteurs qui n'ont aucune idée du déroulement d'une impro BD, disons que vous transposez toutes les règles de l'impro régulière, thèmes, limites de temps, votes du public, sur deux équipes travaillant sur deux cartons immenses où les artistes, trois ou quatre, dessinent en même temps.

⁴ Mon essai *Femmes et humour* présente tout un chapitre de données chiffrées.

⁵ Une version anglaise du catalogue est publiée sous le nom de « The Québec Comic Strip Adventure ».

⁶ Les chercheurs ne s'entendent pas pour dater la première BD mondiale telle qu'on la connaît avec phylactères, héros et mouvement : l'école américaine y va soit avec *Yellow Kid*, de Richard F. Outcalt, paru dans le *New York World* en 1896, soit avec *Katzenjammer Kids* de Rudolph Dirks dans le *New York Journal* en 1897 (mon opinion), tandis que l'école franco-européenne désigne comme des bandes dessinées les histoires en images du Suisse Rodolphe Töpffer, dès 1840, que je préfère dénommer le « grand-père de la BD ».

⁷ Sauf *Petit Poilu*.